

Celles qui vivent au-dessus des nuages

Elisabeth Vonarburg

Number 48, Spring 1991

Autour du mythe de Danaé

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14954ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vonarburg, E. (1991). Celles qui vivent au-dessus des nuages. *Moebius*, (48), 83–98.

CELLES QUI VIVENT AU-DESSUS DES NUAGES

Elisabeth Vonarburg

Éanda brille sous les lunes, une silhouette humaine dessinée en traits d'ambre liquide. Elle s'est levée aux premières gouttes, le visage renversé, les mains à demi tendues vers le ciel, et c'est ainsi qu'elle a été prise, dans une posture d'accueil et d'exultation.

Peerse s'était endormie, malgré tous ses efforts; elle se réveille à présent avec un sursaut, toujours calée dans l'embrasement de la fenêtre. L'aube n'est pas très loin : une sourde luminescence travaille le ciel à l'est, derrière le rideau lent de la pluie. Peerse regarde sa mère, dehors, à travers la buée intermittente dont son souffle couvre la vitre. Rien ne bouge encore dans la maison, mais de toute façon il est trop tard pour eux. Elle leur a échappé..

Peerse pleure un peu, quand même, en silence. Elle n'a pas pleuré quand sa mère l'a embrassée pour la dernière fois, quand elle a enjambé le cadre de la fenêtre pour se laisser tomber sur le sol, quand elle s'est éloignée dans la grande allée qui longe le dôme du potager. Peerse a eu peur qu'elle ne s'éloigne davantage, mais elle s'est assise en plein milieu de l'allée. Tournée vers la maison, vers Peerse

qu'elle ne devait plus voir que comme un fantôme pâle derrière la fenêtre refermée.

Mais il ne faut pas pleurer. C'est ce qu'elle a dit, «il ne faut pas pleurer». Peerse s'est réveillée pour la voir assise sur le lit, et elle a compris tout de suite, et sa mère a mis un doigt sur ses lèvres, chut, mais Peerse avait déjà vaincu le cri qui lui montait aux lèvres. Elle s'est assise dans le lit, elle a passé les bras autour de sa mère, elle l'a serrée, fort, fort. Elle l'a sentie se raidir involontairement et elle a desserré son étreinte, à la fois furieuse et désolée parce qu'elle avait oublié le dos meurtri de sa mère, l'entrelac à peine cicatrisé des coups de canne. Mais Éanda lui souriait quand même dans la lumière trouble de la veilleuse, malgré son oeil encore entouré de violet, malgré sa lèvre fendue. Les premières larmes, alors, et «il ne faut pas pleurer». Il ne fallait pas dire non plus, «Laisse-moi aller avec toi», parce que la pluie ne prend pas les petites filles, la pluie les tue. Peerse est trop petite, elle a seulement huit ans. Il faut être une femme, avoir eu des enfants. On ne sait pas pourquoi, mais c'est ainsi. Et les hommes? Ah mais les hommes ne sortent pas sous la pluie.

Non, il ne fallait rien dire, c'est tout. Il n'y avait rien à dire, comme la fois où Peerse s'était réveillée pour voir Éanda en train de gratter le ciment des barreaux, à la fenêtre. Cette fois aussi, sa mère était trop malheureuse et elle avait trop peur et Peerse était trop petite pour des paroles, elle le comprendra plus tard. Il fallait juste accepter le dernier baiser d'Éanda, la regarder se déshabiller — et les marques sur ses seins aussi, comme sur son dos — la regarder ouvrir les volets intérieurs, enlever les trois barreaux descellés de la fenêtre, enjamber l'appui et sauter dans l'herbe.

Pleurer, alors, et ça faisait encore plus mal parce qu'il ne fallait pas faire de bruit. Et s'endormir de fatigue et de peine, et s'éveiller à l'aube pour voir la statue luisante sous la pluie. Éanda, perdue pour Peerse, immobile, paralysée, enfin libre.

*

Quand ils se réveillent et comprennent, un orage de fureur muette se gonfle et tourne entre les hommes de la

maison. À la table du petit déjeuner où toute la famille se réunit le matin, dans la grande salle éclairée comme en pleine nuit parce que tous les volets sont fermés à cause de la pluie, Grand-Père Kiraïssso est plus rouge que d'habitude, ses yeux étincèlent et les veines de ses tempes sont toutes gonflées. Oncle Rokel a l'air bien fâché aussi. Père Uzès jette de temps en temps un coup d'oeil peut-être soupçonneux à Peerse par-dessus ses gros sourcils gris, mais elle est si hébétée de fatigue qu'il lui est facile d'avoir l'air innocent et perdu. De toute façon, ils ne peuvent pas savoir par où Éanda est sortie. Toutes les portes étaient fermées à clé, bien sûr, c'est la tradition pendant la pluie, ils ne savent pas que pendant des années Éanda s'est appliquée à défaire les barreaux à la fenêtre de la chambre de Peerse. Peut-être même n'ont-ils jamais voulu penser qu'elle pourrait vouloir sortir, comme si ne pas y penser pouvait l'empêcher. Après tout, Grand-Mère Alta n'est pas sortie sous la pluie, ni Tante Iamila, et pourtant elles ont été battues plus souvent qu'Éanda : elles sont plus vieilles.

Peerse les regarde à la dérobée, sa grand-mère et sa tante, essayant de lire sur leurs visages fermés. Que pensent-elles? Est-ce qu'elles sont tristes? Ou bien est-ce seulement de la désapprobation? Finalement, Rosso, le plus petit garçon de Iamila, dit de sa voix geignarde : «Où est Tante Éanda?». La gifle que lui allonge son père claque sèchement, et Grand-Père Kiraïssso frappe des deux mains à plat sur la table, faisant sauter tous les couverts, et en s'étrangeant presque il dit : «On ne prononce pas le nom des damnées sous mon toit!» Non, bien sûr, pas sous le toit d'un descendant du Premier Capitaine. Ses yeux impérieux font le tour de la table, et Peerse, comme les deux autres femmes, baisse la tête avec obéissance; Grand-Père Kiraïssso ne peut pas savoir ce qu'elle pense, n'est-ce pas?

Après le petit déjeuner, sous la surveillance de Kiraïssso et d'Uzès, les femmes rassemblent toutes les affaires d'Éanda pour en faire des paquets qu'on descendra à la cave en attendant de pouvoir les brûler. Dans un tiroir, tout au fond, il y a une petite poupée de chiffon décolorée. Peerse sent Grand-mère Alta se raidir près d'elle, tandis que la vieille main prend lentement la poupée, la tire sans la sortir du

tiroir. Peerse se serre contre sa grand-mère en levant les yeux vers le visage soudain bouleversé, qui se tourne un peu vers elle. Elles échangent un regard. La main ridée hésite...

La voix de Grand-Père Kiraïssso s'élève. «C'est bientôt fini?» Elles l'entendent s'approcher, trop tard pour refermer le tiroir et dire «Oui», il les écarte rudement, saisit la poupée et la jette sur le tas par terre. Grand-Mère Alta s'est recroquevillée mais il ne la frappe pas. Il recule, les bras croisés, près de Père Uzès qui regarde sans que son expression soit bien discernable à travers tout le poil noir et gris qui lui couvre le bas de la figure. On fait les paquets, on les ficelle, on les descend, et Kiraïssso les tasse dans un grand coffre qu'il ferme à clé. Voilà, c'est fini, Éanda n'existe plus.

Mais ce soir-là, tard dans la nuit, Peerse ouvre le cadenas des volets intérieurs comme Éanda le lui a montré, avec le petit bout de fil de fer, et regarde la silhouette luisante de sa mère debout à côté du dôme. Ses bras sont baissés maintenant et les contours de son corps sont plus flous sous la pellicule qui s'est épaissie. Peerse ouvre la fenêtre et tend un de ses crayons sous la pluie (comme elle avait eu peur lorsqu'Éanda avait fait cela! Mais sa mère avait souri : «il faut que ça touche la peau»), et elle écrit ÉANDA plusieurs fois sur la fenêtre en lettres un peu ambrées qui deviennent vite transparentes puis disparaissent. La poitrine lui brûle mais ses yeux sont secs. Grand-Père Kiraïssso et Père Uzès ne peuvent fermer sa mémoire à clé, ni l'empêcher de voir sa mère, juste en face de sa fenêtre. Si elle osait, elle ouvrirait la fenêtre, elle enlèverait les barreaux et elle sauterait à terre pour aller voir Éanda. Elle n'ose pas. Deux semaines à attendre enfermée dans la maison comme les affaires d'Éanda dans le coffre. Mais elle ne peut pas sortir, pas sous la pluie.

*

Peerse se rappelle la première fois où sa mère lui a parlé de la pluie. Elle avait quatre ans. Elle savait vaguement qu'il y avait quelque chose qui tombait dehors de temps en temps, et alors on fermait tout et on restait à l'intérieur de la maison jusqu'à ce que ça s'arrête, et tous les hommes avaient l'air bien fâchés, et toutes les femmes étaient plus bavardes et

plus obéissantes que d'habitude. Ce soir-là Éanda était venue dans la chambre de Peerse. Il pleuvait depuis deux jours, et dans la journée, comme tous les volets étaient fermés, c'était juste un froissement presque imperceptible à travers le bruit que tout le monde semblait essayer de faire, les hommes en parlant plus fort que d'habitude, les femmes en jacassant ou en cognant les ustensiles dans la cuisine. Mais dans le silence de la nuit, c'était un chuchotement insistant qui remplissait toute la maison. Il était tard, et Peerse dormait. Et puis elle s'était réveillée, et elle avait vu Éanda à la fenêtre ouverte. Remplie de curiosité, elle s'était glissée contre sa mère, qui avait sursauté, puis avait eu l'air soulagé en la reconnaissant et l'avait prise dans ses bras pour la hisser sur ses genoux.

«Montre-moi comment tu fais pour ouvrir les volets?», lui demanda-t-elle. Dans la lumière des lunes, Éanda avait l'air grave :

«C'est un secret.»

«Je ne le dirai à personne.»

«Si tu le dis, nous serons punies toutes les deux, très fort.»

«Je ne le dirai *pas!*», répéta Peerse, blessée que sa mère puisse mettre sa parole en doute. Éanda lui sourit, l'embrassa, et lui montra comment jouer dans le cadenas pour l'ouvrir. Cette chambre avait été la sienne quand elle était petite. Elle avait eu le temps de trouver comment faire.

«Tu voulais voir la pluie?»

Éanda hocha la tête, le visage tourné vers la fenêtre. Peerse regarda dehors elle aussi intriguée. La grosse lune était blanche d'habitude, et les deux petites un peu bleutées. Maintenant, elles étaient toutes les trois d'une chaude couleur d'ambre. C'était la pluie qui était colorée, lui expliqua Éanda. Mais pourquoi voyait-on les lunes? S'il pleuvait, il aurait dû y avoir des nuages.

C'était plus compliqué d'expliquer cela à une petite fille de quatre ans et il fallut plusieurs rencontres clandestines au cours de plusieurs nuits pour que Peerse commence à comprendre. La pluie n'était pas de la pluie. C'était liquide, mais plus épais que de l'eau; ça tombait comme de l'eau, mais ce n'en était pas. C'était... En fait, Éanda ne savait pas

très bien ce que c'était — elle avait à peine dix-neuf ans, réaliserait plus tard Persee, et avait volé les informations qu'elle détenait au prix de dangereuses incursions dans le bureau de son père Kiraïssso. Mais elle pouvait expliquer ce que ça faisait : quand la pluie touchait quelque chose de vivant, une plante, un animal ou une personne, elle les transformait. Elle traversait la peau d'une personne, par exemple, et elle la transformait de l'intérieur. En même temps, elle la recouvrait d'une pellicule luisante et elle la paralysait, ou plutôt elle l'arrêtait dans le temps. Et ensuite, à mesure que la pellicule devenait plus épaisse et se gonflait comme un ballon, la personne commençait à changer; c'était pareil pour les animaux et les plantes. C'était pour cela que la semaine précédente on avait installé les dômes sur le potager, sur les étables et les poulaillers, avec les tunnels couverts qui y menaient depuis la ferme.

Mais l'herbe et les fleurs entre les dômes, alors, elles allaient changer aussi?

Non, parce que c'étaient des plantes «indigènes». Et l'histoire racontée par Éanda avait pris une direction toute différente cette nuit-là parce qu'elle avait dû expliquer du mieux qu'elle le pouvait à Peerse qu'elles vivaient sur une planète, d'abord, et ensuite que les gens de la maison, de toutes les autres maisons du village, et les plantes de tous les potagers, et les bêtes de toutes les fermes, n'étaient pas originaires de cette planète mais d'un endroit lointain. Et pourquoi on avait quitté cet endroit lointain, et comment cette planète-ci n'était pas celle où auraient dû aller les «colons», mais une planète où ils étaient tombés par accident, il y avait longtemps, deux cent vingt-cinq ans (le chiffre ne disait vraiment rien à la petite Peerse, et Éanda avait repris : «Il y a très longtemps»). Et ils n'avaient pu prévenir personne qu'ils étaient tombés sur la mauvaise planète, et ils avaient fini par se résigner et s'y installer.

«Pourquoi elle est mauvaise?»

«Oh, elle n'est pas mauvaise!» répliqua Éanda. «Elle ressemble à celle d'où nous venons. Nous pouvons manger un bon nombre de plantes et d'animaux indigènes, et il n'y a pas eu de problèmes vraiment graves d'adaptation pour les nôtres.» La bouche d'Éanda commençait à avoir ce

dessin particulier de quand elle était triste, ou en colère. «Elle n'est pas mauvaise du tout», répéta-t-elle. «En fait, ils ont eu une chance incroyable.»

Quoi, alors?

La pluie. Une fois par an, pendant quinze jours sans interruption, apparemment sur toute la planète, en tout cas sur tout le continent. La première fois, la colonie avait failli être détruite, parce que ni ses plantes ni ses animaux n'étaient «indigènes»; ils n'avaient pas eu le temps de s'adapter à la pluie. Tout ce qui s'était trouvé sous la pluie avait été perdu, y compris les gens. Les plantes et les animaux indigènes, eux, existaient depuis très longtemps, comme la pluie; ils avaient eu le temps de s'y adapter; ils étaient les descendants de plantes et d'animaux déjà transformés, et la pluie ne leur faisait plus grand-chose. Si elle leur faisait quelque chose, c'était parce qu'ils étaient des plantes ou des animaux nouveaux, des «mutations». Il en arrivait de temps en temps par hasard, et la pluie aidait certainement le hasard, d'une façon ou d'une autre. Éanda n'était pas trop sûre de comprendre comment tout cela était possible, mais ce devait être lié à ces majuscules qui revenaient souvent dans un des livres de Kiraïssso, surtout ADN et ARN; ailleurs le livre décrivait ce qui se passait entre les plantes, les animaux et la pluie comme une «symbiose». En gros, cela voulait dire que les plantes et les animaux de la planète s'entendaient plutôt bien avec la pluie, et la pluie avec eux.

La pluie, ou plutôt, ce qui produisait la pluie. Cela, Éanda le dit plus bas encore que tout le reste. Il y avait quelque chose qui produisait la pluie, très haut dans le ciel, bien plus haut que les plus hauts nuages, si loin qu'on ne pouvait pas le voir. Quelque chose... mais Éanda pensait que c'était *quelqu'un*.

C'est la dernière histoire qu'elle a racontée à Peerse, la veille de sortir. Pas une histoire vraie comme celle de la colonisation, mais une histoire peut-être vraie, qu'elle avait fabriquée à partir de tout ce qu'elle avait surpris ici et là, dans les conversations des hommes ou le livre de Grand-Père Kiraïssso, et, oui, aussi, en parlant avec Grand-Mère Alta. On n'avait jamais trouvé aucune trace de créatures intelligentes sur la planète, bien que les explorations di-

rectes des naufragés aient été limitées au seul continent où ils s'étaient installés, et encore. Il y avait seulement cet étrange «système écologique» où aux formes de vie terrestres devaient correspondre des formes de vie célestes, puisque les unes étaient capables d'assimiler le «matériel génétique» des autres. Dans le livre de Grand-Père Kiraïssso, le savant qui avait essayé d'étudier la pluie et ses effets disait en conclusion qu'il était presque impossible à un pareil système d'évoluer naturellement. Il alignait des tas d'arguments, la plupart incompréhensibles pour Éanda, mais elle en avait retenu un, et un seul : l'accident qui avait causé le naufrage des colons. Leur grand vaisseau s'était mis en orbite pour leur permettre d'envoyer des sondes dans le curieux anneau qui entourait la planète, à l'extrême limite de son atmosphère : on y avait repéré des matériaux organiques en quantité. La sonde avait cessé tout contact avec le vaisseau lorsqu'elle avait atteint l'anneau. Apparemment, tous ses systèmes d'enregistrement étaient tombés en panne et ils étaient restés inactifs même quand on avait réussi à faire revenir la sonde. Et quelques heures plus tard il y avait eu une autre panne, dans les systèmes de propulsion du vaisseau : critique, irréparable, mais qui avait tout de même laissé le temps de réveiller et d'évacuer tout le monde.

Ce n'était pas parce qu'on n'avait pas trouvé de créatures intelligentes qu'il n'y en avait *jamais* eu sur la planète, n'est-ce pas? Peut-être qu'elles vivaient maintenant là-haut, dans l'anneau, peut-être qu'elles *étaient* l'anneau. Et une fois par an, elles descendaient au-delà de la limite invisible qui encerclait l'atmosphère de leur planète natale, et elles lançaient leur pluie, comme un filet, pour laisser monter ensuite vers elles leurs enfants métamorphosés.

*

Après la pluie, on ouvrit les volets et les portes, on démontra les dômes et les tunnels, et la vie reprit à la ferme. La première fois que Peerse alla dehors, elle posa un pied prudent dans le chemin, mais il n'y avait aucune trace de la pluie. Elle observa les herbes sur les rebords : elles étaient plus drues et plus hautes, leurs dentelures étaient plus pro-

noncées et leur couleur tirait davantage sur le bleu, mais elles n'avaient pas changé. En fait, rien n'avait changé — une fois que se fut dissipée la fumée du petit bûcher où on avait brûlé les souvenirs d'Éanda. Il y avait la silhouette toujours bien visible dans sa pellicule qui commençait à gonfler, près du potager, mais personne ne passait par là. Personne ne regardait même par là. Si Éanda s'était plantée devant la porte principale de la maison, on l'aurait contournée en faisant comme si on ne l'avait pas vue. La première fois, au commencement de la colonie, on avait essayé de récupérer au moins les bêtes et les gens qui avaient été touchés par la pluie, en grattant la pellicule assez fine qui se formait au début. Ils respiraient encore à un rythme très lent, mais on n'avait pas pu les réveiller; et on n'avait pas pu les empêcher de mourir ensuite, horriblement déformés à l'extérieur et à l'intérieur. Les colons avaient essayé d'ouvrir les sphères à divers stades de leur croissance, mais c'était de plus en plus difficile à mesure que la sphère était plus ancienne et, de toute façon, cela tuait invariablement ce qu'il y avait dedans. À la fin, découragés de comprendre exactement ce qui se passait, et après avoir déterminé que la pluie revenait tous les ans de la même façon, ils avaient décidé de mettre les ressources qui leur restaient au service de leur survie, de se protéger comme on le faisait encore maintenant, et d'ignorer les effets de la pluie — qui n'en avait aucun, somme toute, si on mettait plantes et animaux non-indigènes à l'abri. Les êtres humains, eux, étaient assez prudents pour se mettre à l'abri eux-mêmes.

Sauf des femmes, de temps en temps. Éanda ne savait pas depuis combien de temps. On n'en parlait pas. Il n'y en avait peut-être pas eu qui sortaient ainsi sous la pluie, au tout début de la colonie. La colonie était différente alors. Il y avait davantage de femmes. C'était avant qu'on ne se rende compte qu'il ne naissait pas beaucoup de filles. Au temps où les femmes pouvaient choisir leur mari et aller vivre avec lui. Les hommes n'en parlait pas, bien sûr, de celles qui sortaient sous la pluie, ou seulement à mots couverts. C'étaient des folles. Il fallait être folle, n'est-ce pas, pour faire ça? Folle, ou alors possédée du démon. C'était l'expression qu'on utilisait maintenant : «les dam-

nées». Mais Peerse savait bien que le démon n'existait pas : c'était une invention de Grand-Père Kiraïssou, à qui d'ailleurs il ressemblait. Elle savait bien que sa mère n'était pas folle — et elle était sûre que Grand-Mère Alta et Tante Iamila le savaient aussi quelque part derrière leur silence et leurs yeux baissés.

*

Maintenant, Peerse peut aller voir sa mère. Elle bourre des oreillers sous les draps, elle ferme soigneusement volets et fenêtre derrière elle, et elle se laisse tomber dans l'herbe fraîche. La bulle n'est pas encore toute formée; elle est assez petite, pas plus haute que ne l'était Éanda. C'est seulement une sorte de demi-oeuf posé par terre, aplati en-dessous, avec des contours arrondis partout. Peerse pense au liquide argenté qui se trouvait dans le thermomètre qu'elle a cassé, l'année précédente; sauf que le demi-oeuf n'est pas argenté, et qu'il ne bouge pas du tout. Avec un soupir, Peerse s'assied par terre sous la lumière déclinante des lunes redevenues blanche et bleues derrière Éanda, de façon à ne pas être visible depuis la maison, et elle écoute la nuit en contemplant la pellicule ambrée qui semble pulser des vagues lumineuses presque imperceptibles tant elles se propagent avec lenteur. Si la transformation a commencé, elle est invisible à l'extérieur. Le visage aux yeux fermés d'Éanda, sans meurtrissures, est plus paisible que Peerse n'en a le souvenir, même lorsqu'elle se rappelle avoir vu sa mère endormie. Éanda est plus petite cependant, comme si elle avait rapetissé ou comme si la substance où elle est suspendue, au lieu d'agir comme une loupe, agissait comme le petit bout d'une longue-vue; elle est debout, les bras écartés du corps, une dormeuse alanguie, et ses cheveux sombres flottent autour de sa tête comme les herbes dans la rivière derrière la ferme. Les mèches se tordent et ondulent avec lenteur elles aussi, caressant son visage, ses épaules ou ses seins d'où les marques bleuâtres ont disparu, comme sur son dos les cicatrices. Après plusieurs nuits où la crainte d'être découverte lui a fait mettre fin bientôt à sa contemplation, Peerse s'enhardit et reste plus longtemps. Elle voit alors que sa mère bouge. D'un mouvement ralenti, presque impercep-

tible, bras et jambes changent de position, le torse se plie ou se tord en une danse rêveuse, les mains ouvrent et referment leurs doigts comme des fleurs...

Et puis il y a une semaine de pluies torrentielles — de vraies pluies — et Peerse ne peut pas sortir. Quand elle le peut enfin, elle constate que le demi-œuf est maintenant une vraie demi-sphère, deux fois plus haute qu'elle et qui a perdu sa couleur ambrée — ou bien est-ce la substance à l'intérieur qui a changé de nature? Il n'y qu'une seule lune, la plus petite des deux bleues, mais une vague luminosité semble scintiller tout autour de la demi-sphère. Peerse se laisse tomber dans l'herbe humide, entoure ses bras de ses genoux, appuie son menton sur ses bras. Elle a froid. Elle a mal. Grand-Père Kiraïssso lui a donné cinq coups de canne et l'a envoyée au lit sans manger parce qu'elle a dit le nom d'Éanda; elle n'a pas pleuré, bien sûr. Mais maintenant, dans la nuit, elle laisse les larmes couler. Elle voudrait les bras d'Éanda autour d'elle, elle voudrait être petite, elle voudrait n'avoir jamais quitté le ventre d'Éanda. Et maintenant la sphère n'est plus aussi transparente, elle ne peut même plus bien voir le corps d'Éanda, il devient flou, bientôt elle n'aura plus rien du tout, et ce n'est pas juste, pas juste que la pluie ne prenne pas les petites filles!

Et soudain, dans un grand élan de chagrin et de rage, indifférente au danger, Peerse se jette contre la demi-sphère, les mains en avant... Et sent ses mains qui pénètrent dans la surface. C'est tiède, élastique, mais de plus en plus résistant, et au bout d'un moment ses mains ne pénètrent pas plus avant. Et même, une force égale mais inverse les repousse doucement vers l'extérieur. Peerse, interdite, a oublié ses larmes et sa colère. Elle a un peu peur. Est-ce qu'elle va mourir? Elle regarde ses mains attendant elle ne sait quoi, qu'elles se métamorphosent, se couvrent soudain de choses étranges et monstrueuses. Rien. Pas de douleur ni fourmillement ni rien. Elle essaie de se rappeler ce qu'Éanda lui a raconté des efforts des colons pour ouvrir les sphères. Ils ont essayé avec toutes sortes de choses qui coupent et qui brûlent et qui serrent et qui frappent. Mais personne ne les a jamais *touchées*, bien sûr, ils avaient trop peur.

Au bout d'un moment, Peerse tend un doigt, le pose sur la surface. Tiède, souple, un peu frémissante, comme... de la peau. Elle appuie, doucement. Une légère résistance, puis le doigt pénètre, les autres doigts, la main, le bras. Elle s'immobilise, elle attend la force douce qui l'a repoussée la première fois. Rien. Elle retire son bras, hésite un instant puis donne un coup de poing contre la surface. Son poing s'enfonce, rencontre la poussée inverse, ressort. Elle recommence, plus fort. Son poing va moins loin, la poussée en sens inverse est plus forte et plus rapide.

Elle reste là à contempler la demi-sphère, la tête un peu renversée en arrière, stupéfaite et émerveillée. Et puis elle se colle tout contre, se laisse aller de tout son poids, mais sans forcer. Elle se sent couler lentement, très lentement en avant. Elle avait fermé les yeux mais elle essaie de les ouvrir, ne sent pas d'obstacle : c'est comme sous l'eau, il suffit de vouloir. Elle retient son souffle, elle regarde mais elle ne voit pas grand-chose, la même luminescence atténuée, translucide, et le corps d'Éanda aux contours plus sombres mais encore flous. Et oui, il a changé, il a grandi, grossi, les proportions et les formes ne sont plus les mêmes...

Quelque chose touche Peerse et la repousse, comme des mains sur toutes les surfaces de son corps qui sont en train d'entrer dans la demi-sphère. En même temps, il y a... non, ce n'est pas une voix, c'est une sensation de refus, mais un refus aimant, inquiet, un peu triste aussi, et Peerse est sûre, sûre que c'est Éanda, et elle se laisse faire, à regret, elle se laisse repousser. Il ne faut pas essayer de rejoindre Éanda ainsi. C'est dangereux pour Peerse, pour Éanda aussi peut-être. Peerse s'assied tout près de la demi-sphère, pose la main dessus, la laisse couler doucement dans la surface lumineuse. Sûrement, ce n'est pas dangereux, juste une main?

Et au bout d'un moment, bien que le corps d'Éanda n'ait pas bougé de façon perceptible, Peerse sent qu'on la touche, un contact qui ne repousse pas sa main mais qui l'enveloppe, doucement, et la serre doucement.

Encouragée, Peerse fait des expériences. Une main ça va. Les deux mains aussi. Et même le visage; non seulement

on peut ouvrir les yeux mais on peut respirer, si on le fait doucement, sans à-coups, comme à travers des épaisseurs de velours. Il ne faut pas essayer d'entrer complètement, c'est tout. Avec le visage dedans, c'est mieux, parce qu'alors, elle peut parler avec Éanda. Pas vraiment *parler*. Il y a... des sensations, sans doute pas destinées à Peerse, mais que Peerse perçoit tout de même : une vaste activité à la fois frénétique et presque immobile, très concentrée, et quelque chose comme lorsqu'on va chez le dentiste et qu'il vous endort toute la bouche pour vous arracher une dent; on sait qu'il est en train de vous faire mal, mais on ne sent rien. Et il y a des émotions : Peerse sait que sa mère est heureuse de la sentir là, qu'elle l'aime, qu'elle s'inquiète un peu parce que Peerse fait quelque chose de défendu en venant la voir ainsi, mais qu'en même temps elle est fière de sa petite fille. Éanda est curieuse aussi, curieuse de ce qui lui arrive, de ce qui va lui arriver. Mais elle n'a plus peur du tout.

*

Un mois, deux mois... La demi-sphère est très grande, trois fois plus haute que Peerse et complètement opaque, sa luminescence extérieure a peu à peu disparu pour se condenser à la surface en un éclat de miroir, où Peerse se regarde et se fait quelquefois des grimaces, riant en silence de son image comiquement déformée. Ce n'est pas vraiment plus dur d'entrer, pourtant : simplement, la légère résistance du début est plus longue, et la pellicule extérieure, en se déformant, ondule de reflets irisés qui se propagent sur toute la surface, si lentement que Peerse a le temps d'enlever sa main et de suivre leur diffusion jusque de l'autre côté de la demi-sphère. Toute la vraie lumière est à l'intérieur, maintenant. Quand Peerse presse son visage à travers la surface, elle ne voit plus Éanda comme une découpeure d'ombre mais comme une concentration étincelante.

Celle qui est Éanda, mais qui n'a plus le corps d'Éanda. Les jambes se sont soudées, les bras ont presque disparu, le corps lui-même, cinq fois plus massif qu'auparavant est tubulaire, plus renflé là où se trouvait le torse, plus effilé du côté où se trouvaient les jambes. De l'autre côté, il n'y a

plus de cou, et pas vraiment de tête ni de visage, mais il y a encore des cheveux, ou quelque chose qui ressemble à des cheveux, de longs serpents translucides toujours animés des mêmes torsions paresseuses, et qui s'amalgament sur un des côtés du renflement central pour dessiner une amorce de crête. C'est un peu comme ces bêtes de la mer dont on voit les images dans les vieux livres, et en même temps, ça n'a pas l'air fini. Autrefois, Éanda a expliqué à Peerse comment elle a été créée et mise au monde; maintenant Éanda elle-même est redevenue comme un bébé, ou plutôt elle est un bébé ou un début de bébé, l'ébauche de la créature qu'elle deviendra quand elle ira rejoindre celles qui envoient la pluie.

*

Trois mois. Maintenant on devine l'autre moitié symétrique de la demi-sphère, moins aplatie contre le sol; quand Peerse s'appuie contre la surface, elle n'y coule plus aussi facilement; il faut pousser toujours davantage pour entrer. Quand elle passe son visage à travers la surface, elle peut sentir l'excitation de celle-qui-était-Éanda, son impatience à peine retenue. Elle ne voit plus vraiment celle-qui-était-Éanda; elle est devenue trop brillante, Peerse doit détourner les yeux, surtout de la partie du corps où se trouvent la tête et peut-être le visage. Il faut presque fermer les paupières, laisser la lumière filtrer à travers les cils, et on peut alors jeter des coups d'oeil rapides sur une forme massive mais fuselée, à laquelle s'attache sur toute sa longueur un vaste voile translucide dont les plis roulent et se déroulent dans presque tout le volume de la sphère; autour de la tête, des milliers d'antennes flexibles, le souvenir des cheveux d'Éanda, flottent en auréole.

Peerse ferme les yeux, elle a regardé trop longtemps, elle est presque aveuglée. Elle sent le lent mouvement qui tourne le corps lumineux vers elle, l'interrogation aimante, un peu triste sous l'exultation du départ proche. Mais il ne faut pas pleurer maintenant non plus, n'est-ce pas? Peerse tend les mains, une dernière fois. Mais ce n'est pas la main invisible qui la touche. Elle entrouvre les paupières : la tête éclatante est tout près d'elle, baissée pour dérober son éclat

insoutenable, et ce sont les antennes qui explorent ses doigts, ses poignets. Elles agissent comme une sorte d'écran à la lumière, et Peerse peut ouvrir un peu plus les yeux pour les observer. Elles ne sont pas vraiment lisses comme elles le paraissent de loin; elles sont faites de millions de petits cristaux imbriqués les uns dans les autres, comme ceux des flocons de neige, pulsant d'un rythme incompréhensible, étranger, mais vivant. L'une des antennes s'enroule autour d'un index, se resserre; le sentiment d'un adieu, tendre mais définitif, envahit Peerse. Elle retient sa protestation, mais ne peut s'empêcher de refermer sa main autour de l'antenne. Il y a comme un sourire, une approbation, une caresse. Le corps lumineux recule lentement, l'antenne se tend, s'étire un peu, casse et se replie vers le buisson de ses soeurs, laissant son extrémité autour du doigt de Peerse.

Peerse recule aussi, à regret, le visage d'abord, et puis un bras, et l'autre, et la main droite, et la main gauche. Elle fait un pas en arrière dans l'herbe. Ses doigts sont simplement posés sur la surface maintenant. Autour de l'index de sa main gauche, il y a une spirale cristalline aux couleurs du prisme, chatoyant dans la nuit. L'effet-miroir de la surface a disparu, la lumière intérieure a commencé à diffuser de nouveau vers l'extérieur; des vibrations scintillantes passent en vagues lentes, nées de tous les points de la surface, s'entrecroisant en réseaux d'interférence de plus en plus complexes. Peerse fait le tour de la bulle pour les observer, à pas lents, la main gauche à plat contre la sphère. Une fois elle s'arrête, essaie de presser son visage dans la surface, mais il n'y a plus de passage possible maintenant. Alors elle continue à marcher. De temps en temps elle s'arrête et elle se colle de tout son corps contre la sphère, les bras écartés, elle appuie sa joue contre la chaleur lisse, les yeux fermés, simplement pour sentir qu'elle est encore là, encore un peu, encore un moment.

Mais les vagues s'accélèrent. On ne les voit plus séparément, c'est seulement une pulsation continue de toute la surface à présent. La bulle s'élève au-dessus de Peerse en gagnant peu à peu sa forme parfaitement sphérique. Elle glisse sous les doigts, elle monte, elle s'en va. Peerse se dresse sur la pointe des pieds pour garder le contact le plus

longtemps possible, elle est sous la bulle à présent, les bras levés comme si elle la tenait, mais elle voudrait la retenir, et la bulle reste là juste posée au bout des doigts de Peerse comme si elle attendait, mais elle veut partir. Alors Peerse laisse ses doigts se replier, ses mains retomber; elle baisse un bras, puis l'autre. Et elle reste là à regarder la bulle qui monte, une énorme lune brillante entre les dômes, puis de plus en plus petite, une étoile maintenant qui file vers le haut, une étoile qui va rejoindre les autres, toutes les autres, loin, là-bas, au-delà du ciel rond.